

D⁺S

L'ABEILLE

Revue Mensuelle
Illustrée
pour la Jeunesse



Les Frères de l'Instruction Chrétienne
Laprairie (PQ)

SOMMAIRE

Mot d'ordre : "Ceux qui persévèrent", p. 355. — Miettes d'Évangile : "L'ange consolateur", p. 338. — La Bonne Mère du ciel — Le vieux chapelet du marin, p. 342. — Les petits Amis de Jésus : Martial Jutras, p. 347. — La descente de la Croix, p. 353. — Echos des Noviciats : La Pointe-du-Lac, p. 356. — Récits canadiens : Histoire dramatique d'Étienne Brûlé, p. 359. — Les Pèlerins d'Emmaüs, p. 361. — Histoires d'ours, p. 363. — L'Île Mystérieuse, p. 365. — Morceau choisi : Une histoire lamentable, p. 372. — Rires et sourires, p. 374.

CONCOURS

Plusieurs nous ayant demandé d'établir un concours, nous proposons celui-ci, qui est une triple étude au point de vue de l'art, de la composition et de la religion :

Étudiez la "Descente de Croix" de Fra Angelico. Il s'agit d'exprimer ce qu'on y voit : quels personnages y figurent, quelle part chacun prend à l'action, ... etc.

Les élèves qui ne sont pas assez avancés pour faire une composition proprement dite, pourraient au moins présenter comme un inventaire des éléments qui composent ce beau tableau; chaque phrase serait un alinéa.

PRIMES — Dix "Abeilles" reliées (dire l'année préférée) — Dix grandes images "La sainte Famille au travail". — Dix "Descente de Croix" par Fra Angelico, tirées à part sur papier glacé.

*Les professeurs sont priés de faire un triage préalable et de ne nous adresser que trois compositions au maximum. — Un exercice très profitable serait de faire ce travail avec la collaboration de tous, l'on voudrait bien alors mentionner ce fait sur la composition. — Adresser les compositions **non roulées** au plus tard le 1^{er} mai prochain.*

Signalez "L'Abeille" à vos amis.



CEUX QUI PERSÉVÈRENT

LECTEUR. — *Nous avons eu dans notre école une fête d'intronisation fort bien réussie. A entendre mes camarades de classe — tous de grands garçons — acclamer si chaleureusement le Christ-Roi, je pensais à vous, chère Abeille, qui vous désolez toujours de notre manque de persévérance à nous autres, jeunes gens. Je me disais : "Ceux-ci, au moins, au sortir de l'école, resteront de fiers chrétiens." Que pensez-vous de ma conclusion ?*

ABEILLE. — *Tu ne raisonnes pas mal du tout. Il est certain que de belles cérémonies d'intronisation et autres de même nature contribuent puissamment à nourrir la foi et la piété, et à christianiser les âmes. Cependant, elles ne suffisent pas; les impressions qu'elles font naître ne tardent pas à s'évanouir.*

L. — *Que faut-il donc pour qu'un jeune homme reste bon chrétien au sortir de l'école ?*

A. — *Pour demeurer bon chrétien au sortir de l'école, ah ! mon ami, il faut commencer par être vraiment chrétien PENDANT QU'ON EST À L'ÉCOLE!...*

L. — *Pendant qu'on est à l'école ? Je ne vous comprends plus. Est-ce que nous ne sommes pas de bons chrétiens ? La Ligue du Sacré Cœur si prospère, l'assistance fréquente à la messe même sur semaine, les communions nombreuses, le soutien généreux donné à la Sainte-Enfance : tout cela ne témoigne-t-il pas hautement en notre faveur ?*



A. — *Certainement, je suis heureux de le constater, il se fait un bel apostolat à votre école. Mais enfin la question que je me pose pour juger des chances probables de persévérance d'un jeune chrétien est la suivante : A-t-il la crainte de Dieu, c'est-à-dire, une vive horreur du péché? recule-t-il devant le mal comme on recule devant un serpent venimeux? quand se présente une tentation, a-t-il l'habitude de lutter tout de suite en appelant Jésus et Marie à son secours? Voilà pour moi la disposition essentielle que doit produire la vraie éducation chrétienne.*

L. — *Ainsi, d'après vous, les élèves qui n'ont pas cette disposition ne persévéreront pas?*

A. — *Non, ils ne peuvent pas persévérer. Je ne dis pas qu'ils iront jusqu'à renier leur foi; mais au sortir de l'école, ils seront les victimes du respect humain et de leurs propres passions.*

L. — *Ne feriez-vous pas exception au moins pour les Cadets et les Congréganistes?*

A. — *Oui, pour les vrais Cadets et les vrais Congréganistes.*

L. — *Qu'appellez-vous vrais Cadets, vrais Congréganistes?*

A. — *J'appelle ainsi ceux qui, non seulement ont les dehors du Cadet ou du Congréganiste, mais ceux qui en ont l'âme, c'est-à-dire ceux qui savent se renoncer et lutter contre le mal.*

L. — *Vraiment, chère Abeille, je vous trouve sévère, et je ne suis pas le seul dans ce cas.*

A. — *Non, mon Ami, je n'exagère rien; celui qui ne lutte pas ne peut avoir qu'une religion de surface. Te rappelles-tu la parabole de la semence?*

L. — *Certainement, je la sais toute par cœur : "Le semeur sortit pour semer : et pendant qu'il semait..."*

A. — *Eh bien! tant qu'une âme est ouverte au péché mortel, les semences divines que le Bon Dieu y jette se trouvent perdues. Les vrais Cadets, les vrais Congréganistes, les vrais écoliers chrétiens, veux-tu les connaître? Compte-les, non pas dans la vivifiante atmosphère de l'école ou de la classe, non pas après la cérémonie d'In-*

tronisation, mais au cours des vacances. Quels sont ceux qui, alors, récitent avec ferveur, sans y manquer, leurs prières du matin et du soir? ceux qui continuent de fréquenter les sacrements aussi régulièrement que pendant l'année scolaire? ceux dont les lèvres restent pures et les amusements restent innocents, ceux dont la compagnie est bienfaisante pour leurs camarades?... Ceux-là, marquez-les d'une croix au front, puis comptez-les : CE SONT LES VRAIS ENFANTS CHRÉTIENS, CE SONT LES JEUNES GENS QU'ON PEUT ESPÉRER DE VOIR PERSÉVÉRER.



Intention pour avril 1931. — L'habitude de résister au mal.

Pratiques recommandées. —

1. — Etudier les questions suivantes et les traiter par écrit :

a) Paul est Cadet du Sacré Cœur; il est présent à toutes les réunions de la Ligue et il en observe extérieurement les règlements. Mais, habituellement, il laisse entrer le péché dans son cœur :

Peut-on dire que Paul est bon chrétien?

b) Georges a fréquenté une bonne école chrétienne pendant neuf ans; extérieurement, on n'a rien eu de grave à lui reprocher. Entré à l'atelier à dix-sept ans, il s'est aussitôt lié avec de mauvais camarades; on ne le voit que rarement à l'église, où il ne se rend que pour éviter les reproches de ses parents, et où d'ailleurs il se conduit mal :

Trouver la raison de ce revivement ?

c) André a quinze ans. Quand il était dans la petite classe, il eut le bonheur d'avoir pour maître un Frère excellent éducateur, qui enseignait à tous les élèves une méthode pratique pour résister à la tentation. Depuis ce temps, André demande tous les jours dans ses prières l'horreur du péché. Quand la pensée du mal lui vient à l'esprit, il a pris l'habitude de dire de tout son cœur : Plutôt mourir que de vous offenser, ô mon Dieu ! Marie, ma Bonne Mère, sauvez-moi !

Que pensez-vous d'André pour l'avenir ?

2. — Au moins deux fois le matin et deux fois le soir, s'imposer un sacrifice pour faire plaisir à Jésus.

3. — Pendant le mois, s'efforcer de gagner à Jésus un camarade que l'on voit s'égarer.

F. CÉLESTIN-AUGUSTE.



L'Ange consolateur

LA cérémonie de la Pâque étant achevée, Jésus et les onze apôtres se rendirent au jardin de Gethsémani.

Quand ils en eurent franchi la porte d'entrée, il dit à ses disciples en leur montrant une grotte : "Tenez-vous ici pendant que j'irai plus loin pour prier. Mais, vous aussi, priez, pour ne pas succomber à la tentation."

Puis, faisant signe à Pierre, Jacques et Jean, il s'enfonça avec eux plus avant dans le bosquet d'oliviers. Entre les douze, c'étaient les trois disciples privilégiés : Pierre, l'homme à la foi ardente ; Jacques et Jean, pour qui leur mère avait sollicité de Notre-Seigneur qu'ils fussent assis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche quand il serait entré dans sa gloire ; ils s'étaient dits prêts à partager le calice de ses douleurs.

Les disciples remarquèrent en leur Maître des signes de plus en plus évidents de tristesse qui fit bientôt place à l'épouvante et à l'angoisse. Se tournant vers ses fidèles, Jésus leur dit : "Mon âme est triste jusqu'à en mourir ; restez ici, veillez et priez."

Alors, s'étant éloigné un peu, il s'agenouilla et tomba la face contre terre, et il suppliait son Père pour que, si c'était possible, cette heure terrible passât loin de lui.

"Mon Père, disait-il, toutes choses vous sont possibles, éloignez de moi cette coupe !"

La nature divine s'était comme éclipsée en lui à ce moment, et en face des affres de la mort, il semblait n'avoir que ses forces humaines à le soutenir. Et il resta ainsi environ une heure, conjurant son Père de lui accorder force et soutien. Sa prière est empreinte de résignation à la volonté divine, car il ajoute : "Qu'il n'en soit pas comme je veux, mais comme vous voulez !"

Si les trois apôtres avaient pu veiller avec Jésus, auraient-ils pu le reconnaître dans cet homme comme écrasé à terre, en proie aux terreurs de l'agonie ? Est-ce bien celui qui, d'un mot, domptait la colère des flots, ou qui imposait silence à la troupe hargneuse des Scribes et des Pharisiens sur les degrés du Temple ?



Quand Jésus retourna vers ses trois disciples, il les trouva étendus sur le sol, et plongés dans un profond sommeil : personne ne comprend sa détresse et n'y apporte le baume de sa sympathie, il souffre seul ! Réveillant Pierre, il lui dit : "Simon, tu dors ! C'est ainsi que tu n'as pu veiller une heure avec moi ?" Et quand les deux autres eurent ouvert les yeux, il ajouta : "Veillez et prier, pour ne pas succomber à la tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible."

De nouveau, Jésus s'éloigna pour retourner au même endroit et y répéter la même prière : "Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite !"

Quand Notre-Seigneur revint auprès de ses disciples, il les trouva une seconde fois endormis, car leurs yeux étaient appesantis de sommeil. Interpellés par Jésus, ils ne surent que répondre tant était grande leur torpeur.

Voyant qu'il n'avait aucune assistance à attendre d'eux, l'élite pourtant de ses apôtres, Jésus se retira à l'écart une troisième fois. Il subit alors la plus horrible des agonies. Sa douleur était tellement grande "qu'il lui vint une sueur comme de gouttes de sang qui tombaient à terre".

La prière de Jésus fut enfin exaucée : son Père lui envoya un ange qui le reconforta. L'Évangile ne nomme pas cet esprit céleste, mais on pense que ce fut l'archange Gabriel, le messager de l'Annonciation ; Gabriel veut dire *force de Dieu*.

L'ange consolateur dut montrer à Notre-Seigneur les phalanges d'âmes généreuses marchant résolument, à sa suite, dans la pratique de toutes les vertus. Puis, quand les temps seraient révolus, des myriades d'élus chantant éternellement les miséricordes de Dieu, dans le royaume du ciel, qu'il leur aurait ouvert par sa croix.

Dans la vision de cette gloire qui rejaillirait sur son Père, Jésus accepte la mort horrible qui se prépare, il la désire même. Il se lève plein de force, ce n'est plus le même homme. Si les onze dorment, Judas veille et ne perd pas une minute. Déjà dans le lointain une rumeur, d'abord confuse, s'élève et grandit ; des lueurs furtives brillent et s'éclipsent parmi les arbres. Voilà le traître et sa bande qui s'approchent ; ils franchissent l'entrée du jardin. Et Jésus va au devant d'eux, au devant de la mort ; il mourra à l'heure qu'il a choisie : il est le maître de la vie et de la mort.

• • •

Ce calice amer qui fait tant souffrir Jésus représente tous les péchés du monde, donc les nôtres, nombreux peut-être. Les expier par une vraie pénitence, c'est soulager Notre-Seigneur : c'est boire la partie de son calice qui nous revient de droit.

Il y a quelque chose de mieux que d'expier des fautes, c'est de les éviter. Le passé est le passé, mais l'avenir nous appartient, avec la grâce de Dieu. Oh, que la vie serait belle si on le voulait ! Qui voudrait jamais offenser la divine majesté s'il songeait que c'est se mettre à la suite de Judas pour trahir le meilleur des maîtres ? — trahison pour laquelle on ne reçoit même pas les trente deniers de l'Isariote !

Les bons Croisés, les Ligueurs dévoués, qui prêchent d'exemple et combattent le mal autant qu'il est en leur pouvoir, préludant peut-être à un apostolat de saint prêtre ou de fervent religieux, jouent le rôle sublime d'anges consolateurs auprès de Jésus. Qu'il leur sera doux un jour d'entendre, au seuil du Paradis, le Bon Maître leur dire : "Venez, les bénis de mon Père, j'ai été dans la torture d'une cruelle agonie et vous m'avez apporté le baume de vos consolations. Entrez dans ma gloire, qui sera aussi la vôtre pendant l'éternité !"







La Bonne Mère du Ciel



L'*Ave Maria* est un trésor incomparable mis à la disposition des chrétiens qui le récitent avec foi et amour. Un jour sainte Gertrude offrit à la sainte Vierge cent cinquante *Ave Maria*, la priant de se souvenir d'elle à l'heure dernière.

A chaque avé qu'elle récitait, avec la piété qu'on devine, elle apercevait une belle pièce d'or remise entre les mains de Marie.

La Reine du ciel les recueillait avec un sourire tout céleste. Elle donna à sa fidèle servante l'assurance qu'elle recevrait à sa mort autant de secours et de consolations qu'elle aurait récité de fois cette prière.

Quel encouragement pour nous dans cette traversée périlleuse qu'est la vie ! Marie dispose de la toute-puissance de son divin Fils, à qui "les vents et la mer obéissent".

Prions la sainte Vierge de prendre elle-même le gouvernail de notre petite barque, et ce sera pour nous comme si nous avions déjà jeté l'ancre au port tant désiré de la bienheureuse éternité.

Que pas un seul jour ne se passe sans que nous ayons payé à la Mère de Dieu ce tribut de louanges.

Les *Ave Maria* retomberont sur nous en pluie de bénédictions.

LE VIEUX CHAPELET DU MARIN

... Bernard, mon marin (nous sommes à Areachon), agite son bérêt et de sa grosse voix :

— Un tour de canot, Monsieur, avant déjeuner ?

J'ai répondu par signes — maman et Henriette dorment encore à côté — et je me suis habillé en double vitesse.

— Il fait rudement bon, ce matin, Monsieur.



Dans le ciel clair, Notre-Dame effile sa flèche, le Casino bombe ses coupoles mauresques. Ce coquet panorama accuse, au soleil vif, les couleurs trop crues d'une peinture sur émail.

— Regardez donc, Bernard, comme c'est joli.

— On s'éveille, au chalet; la fenêtre de Madame est ouverte. Vous ne distinguez pas?... Ah! vous n'avez pas encore des yeux de marin... Tenez, voici madame et mademoiselle qui nous cherchent avec la lorgnette. Vous pouvez leur faire bonjour : sûr, on nous voit.

J'ai lâché les rames pour me fouiller, et, debout, j'agite mon mouchoir, en souriant à ces deux figures aimées que je devine sur le balcon imperceptible de la villa...

— Prenez garde, vous perdez quelque chose.

— Mon chapelet !

Brusquement je le rengouffrai dans la poche d'où ce coquin de mouchoir l'avait entraîné. Un chapelet, quand on a seize ans, la lèvre déjà duvetée, dix mois de rhétorique et un demi-bachot, n'est-ce pas un peu... chose, enfin, un peu trop fillette?

— Il est petiot, votre chapelet.

Ah! çà, est-ce que mon marin voudrait plaisanter? J'avais un peu rougi; pourtant, cette fois, je le regardai bien en face. Il avait un sourire naïf, point méchant du tout.

— Oui, il est petiot... de la verroterie. Pas si solide que le mien, vous allez voir.

Il cherchait sous sa flanelle déboutonnée, et il tirait... mon Dieu! oui, un chapelet! et quel chapelet! et quel chapelet! Drôle, avec ses grains de bois ternis, sa chaîne rouillée, reprise ici d'un fil goudronné... Il y pendait quatre ou cinq médailles jaunies, et une petite croix de nickel — gracieuse, elle, et tout étonnée d'être attachée là.

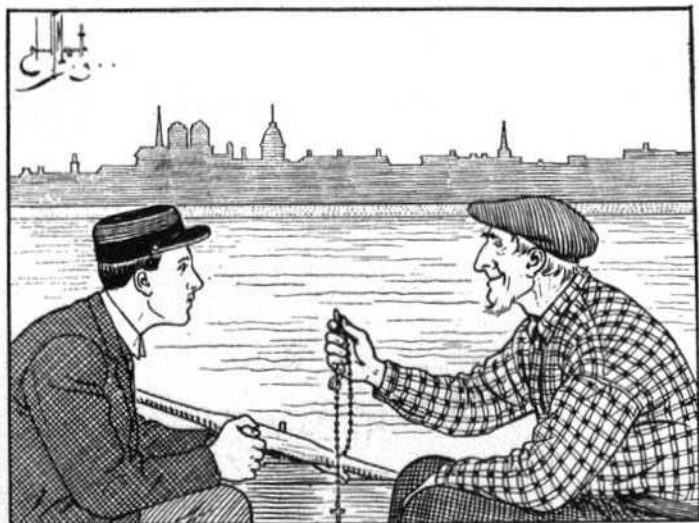
— Ah! dame, vous savez, l'eau de mer... Et puis, à force de le frotter : on n'a pas vos mains blanches et douces. N'importe, je ne le changerais pas pour un autre, en argent, en or, ça m'est égal : ça ne serait plus le mien, vous comprenez. Celui-là, c'est *mon* chapelet; je le connais, grain à grain, sur le bout du pouce, depuis trente-quatre ans : à la première Communion! Un cadeau de la mère! La pauvre, quand elle était malade, elle me le redemandait pour le dire; ça lui faisait plaisir de réciter mon chapelet. Elle est morte en l'égrenant. Alors maintenant, c'est un souvenir.

— Il y en a bien d'autres, des souvenirs. Tenez, cette croix, mignonne, pas vrai? c'est ma femme qui me l'acheta. Cette médaille, c'est quand je fus confirmé : un cadeau du Frère Justinien. Celle-là, c'est ma marraine : une brave femme, allez, qui m'attend en paradis. Tout ça, des reliques, quoi! Et cette cassure ici : j'ai noué un fil goudronné. C'est mon petit, le second, qui avait cassé la chaîne un soir de la scarlatine, en tirant sans savoir : ma femme lui avait passé mon chapelet au cou, Il était perdu, notre mioche. Eh bien! Monsieur, Notre-Dame d'Arcachon l'a sauvé. Aussi, quand je récite quelques dizaines et que je trouve sous les doigts ce nœud, je vous assure que je dis un fier *Je vous salue*.

Je devais avoir une mine très ahurie, car Bernard se tut un instant pour me dévisager...

— Ça vous paraît drôle, tout ça? Mais ça m'est égal, vous êtes un brave : dimanche, j'ai bien reconnu, à votre casquette, que vous étiez des Jésuites de Bordeaux. Alors, on peut causer. C'est pas qu'on soit bigot. Je ne fais mes Pâques qu'une fois

par an. Ça vous fait rire? Que voulez-vous? Mais la sainte Vierge, on la connaît, elle est de la famille. Pas de jour où il ne faille lui dire quelque chose : je prends mon chapelet et nous nous entendons.



— Comment? S'il a des indulgences? Plus que de grains et de mailles! Pensez donc : à chaque mission, je le fais bénir; l'an dernier, il est passé un Capucin qui avait des... des pouvoirs extraordinaires, presque autant que le Pape! Et puis il a touché la Vierge, mon chapelet : la statue miraculeuse, à la vieille église. Vous ne le croirez pas : il est allé à Lourdes avec moi, il y a cinq ans; il a touché la grotte, il a trempé dans l'eau... Des bons souvenirs, allez!...

— Après ça, vous pensez si on y tient. Mon chapelet, c'est comme mon scapulaire : il ne me quitte jamais. Si, un matin, je ne sais comment, je ne sais où, je l'avais perdu! J'étais en rage. Ma femme est allée se plaindre à saint Antoine. Eh! bien, monsieur, à midi, mon Pierrot, en rentrant de l'école, l'a retrouvé sur un trottoir. Depuis, je vous assure que je le garde à l'œil. Tenez, quand je serai mort, on me le mettra autour du cou.

— Tout ça, des idées à moi. Faudrait rentrer, on va attendre pour déjeuner. Passez-moi les rames...

Le lendemain, à Tivoli, le P. R... déchiffrait la lettre suivante :

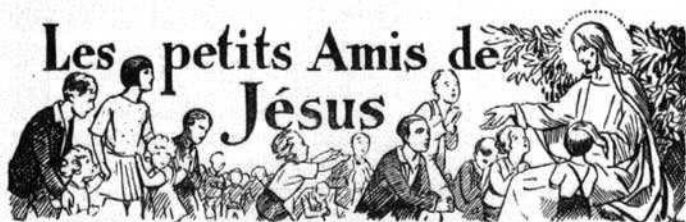
“Père, ouvrez vite votre grand tiroir ; à gauche, le tiroir des cadeaux, et choisissez-moi un chapelet : mais un vrai, sérieux, solide, pas trop gros pourtant, que vous m'enverrez par la poste, afin que je le fasse toucher à Notre-Dame d'Arcaehon. Désormais, ce sera *mon* chapelet, pour la vie, et je veux qu'il vienne de vous. Je vous expliquerai. C'est Bernard qui m'a fait un sermon presque aussi beau que les vôtres ; Bernard, mon marin. Enfin, je vous raconterai tout à ma première visite. J'attends mon chapelet. Il me tarde de le dire pour vous.

Votre Congréganiste...

P. S. — Mettez-y beaucoup d'indulgences!...



ES-TU LÀ, JÉSUS ?



Martial Jutras

Le jeune Croisé du Sacré Cœur.

1895-1909

LA réception des nouveaux ligueurs revêtit cette année-là à Louiseville les caractères d'une belle démonstration religieuse à laquelle assista la paroisse entière. La cérémonie eut lieu un dimanche, jour où se clôtura la retraite des enfants.

Vêpres sonnantes, le bataillon, suivant la bannière du Sacré Cœur comme des soldats leur drapeau, entra dans l'église aux accents de l'hymne des Cadets :

Pour de saints combats
Nous serons soldats,
Au Christ offrons cette bannière.
Marchons fièrement
Drapeau en avant;
Montons au sanctuaire,
Le drapeau en avant.

La foule des parents remplissait le temple. A l'issue des Vêpres, le Père prédicateur monta en chaire, et exhorta aux viriles résolutions les jeunes retraitants qu'il allait faire soldats du Christ. C'était l'heure des solennelles promesses. Les Ligueurs s'avançaient alors jusqu'à la balustrade où ils s'arrêtaient, debout, sous les regards de leur pasteur, de leurs parents et de leurs maîtres.

"Promettez-vous, sur votre honneur, leur disait le prêtre, de ne jamais fréquenter la compagnie de ceux qui tiennent des conversations licencieuses ou impies?"

Les mains se tendaient vers le saint autel, et des voix toutes vibrantes répondaient : "Oui, nous le promettons!"

“Promettez-vous d'éviter les blasphèmes et les imprécations?” Et les voix, toujours aussi fortes, redisaient : “Oui, nous le promettons!”

Emue, l'assistance se levait comme un seul homme et plusieurs laissaient couler des larmes. “Je reçois vos promesses”, ajoutait le prêtre. Les ligueurs franchissaient alors le seuil du sanctuaire où tous ensemble, devant le Saint Sacrement exposé, ils se consacraient solennellement au Sacré Cœur.

Après une bonne retraite, les enfants, touchés par la grâce, seraient prêts, presque tous, à mettre leur tête sur le billot pour confesser Jésus-Christ. Mais “rien ne s'efface aussi vite que les bonnes résolutions”, surtout chez les jeunes : le difficile n'est pas de susciter leur enthousiasme, mais bien de le faire durer. Aussi, pour prolonger le bien de la retraite, les maîtres groupèrent-ils les élèves en escouades de quinze soldats, chacune commandée par un officier choisi parmi les élèves les plus pieux et les plus sérieux.

Le rôle de ces officiers était donc d'assurer, parmi les Ligueurs, la réalisation de ces promesses. A cette fin, ils se réunissaient et conféraient, deux fois par mois, avec le Directeur de la Ligue, le F. Alphonse-Rodriguez, qui la dirigeait avec un réel succès. Ils étaient ainsi, les uns pour les autres, une force et une providence. Ils constituaient à l'école une élite, pour laquelle le travail devint la loi bien-aimée. Leurs bons exemples, plus encore que leurs paroles, entraînaient au devoir la masse des indolents, qui seront toujours, quoi qu'on fasse, en forte proportion.

Avec leur collaboration, beaucoup de bien se faisait parmi les élèves. Entre tous, Martial excellait à la tête de sa Compagnie de quinze Ligueurs. Il mettait, à remplir ses nouvelles fonctions, ce soin, cette sorte de coquetterie qu'on apporte à ce que l'on fait avec amour. Il s'empressait de transmettre à ses hommes les messages du Directeur et de leur distribuer les billets mensuels, feuilles-images indiquant les intentions, générale et particulière, auxquelles ils devaient prier.

Avant de faire circuler le *Messenger du Sacré Cœur* parmi les Ligueurs, il le couvrait avec soin, il calculait et notait encore sur un calepin le temps dont chacun disposait pour en faire la lecture. C'était là le côté facile de sa fonction.

Une charge autrement difficile lui incombait. Si ceux de sa quinzaine entretenaient des propos licencieux ou usaient de termes grossiers ou bas, il devait les reprendre et les avertir. Martial ne faillit point à ce devoir et il le remplissait avec délicatesse et une aimable discrétion. Jamais on ne l'entendait sur la cour, ou dans les groupes s'écrier : “C'est défendu, cela !

C'est mal, ça!" Cette méthode nuit à l'apostolat : on ne peut faire aucun bien, avec les meilleures intentions du monde. La manière de Martial était plus délicate, et aussi plus féconde. Dans les jeux ou en compagnie, un regard, l'air de son visage, le silence, était son plus sûr reproche à l'adresse de celui qui s'oubliait. Il savait attendre une sortie, se ménager une ren-



contre, trouver un prétexte, au besoin, pour aborder le coupable et lui faire, en secret, d'amicales remontrances. S'il était surpris dans ces tête-à-tête, Martial alors, brusquement, changeait le sujet de la conversation, et, suivant l'expression d'un de ses amis, glissait une "blague" qui eût dérouté le plus fin limier. "Il sait nous compter ça, avouait un autre ligueur de sa compagnie, il m'en dit à moi! Mais n'empêche que je l'aime, va!" Un jour, cependant, pour une remarque qu'il venait de faire à un enfant, il en reçut un coup de pied. Martial ne se plaignit point et n'eut pas un mot de reproche pour son agresseur. Celui-ci, confus, s'appliqua de son mieux, dans la suite, à réparer son emportement.

Il ne perdait point de vue ses hommes, il se souvenait toujours qu'il leur devait le bon exemple. Un jour, un pensionnaire, qu'une étroite amitié unissait à Martial, se déroba au jeu et, caché dans l'embrasure d'une fenêtre, il attendait son ami pour obtenir, à son arrivée, des nouvelles de la famille.

Martial arrive et pénètre dans la salle.

“Martial, ici ! dit d'un ton pressant le pensionnaire.

— Mais... on doit jouer maintenant ! et ne sais-tu pas qu'il faut que je donne le bon exemple ?” Sur ce, il dépose sa musette et court jouer. Son ami, tout penaud, l'y suivit. “Cette remontrance, dit-il plus tard, fit sur moi plus d'effet qu'un long sermon.”

Non seulement il ne cédait point aux sollicitations indues de ses amis, il s'interdisait encore les complaisances contraires au règlement ou à la justice.

Fréquemment, ses petits voisins se rendaient chez lui dans l'après-midi du jeudi, pour étudier leurs leçons et faire les devoirs. Pour résoudre leurs difficultés, ils recouraient volontiers à Martial, toujours prêt à obliger. Mais si quelqu'un voulait user de fraude et copier sur ses camarades, il s'attirait bientôt ce blâme : “Il ne faut pas tricher !”

Combien plus souffrait-il de voir des compagnons manquer de délicatesse morale ! Un jour, l'un d'eux s'oublia jusqu'à lui envoyer une carte postale illustrée inconvenante. Martial n'y a pas plutôt jeté les yeux qu'il se dirige vers le poêle et y lance la carte : “Voilà ma réponse !” dit-il, blessé au vif.

Il renonçait aux plaisirs et aux services que lui offraient ses amis, lorsqu'il pressentait quelque danger pour sa vertu ; ainsi, malgré de vives sollicitations, il ne voulut jamais aller à des parties de plaisir organisées en dehors de la surveillance de personnes âgées et sérieuses.

Cette façon d'agir ne fit que lui attirer davantage l'estime et la confiance de tous ; elle lui donnait même assez d'influence pour qu'il pût donner avec fruit de bons conseils à des moments où, d'habitude, le silence même semble de la part d'un ami la meilleure leçon. A un camarade puni qui pleurait et boudait, Martial disait :

“Tu pleures ! Tu as bien de la peine... Sois sûr que le maître en a encore bien plus que toi d'être contraint de te punir ainsi. Tiens, à ta place, j'irais le trouver et je lui demanderais pardon.”

Cette franche voix qui lançait un pareil avis était écoutée. Son ascendant sur les élèves était tel que les surveillants pouvaient se dire : “Martial est là-bas ? dans ce groupe ? parmi les joueurs ? c'est bien : le règlement n'y sera point violé.”

A la salle d'étude ou en classe, il travaillait sans perdre une minute, jamais la plus légère dissipation. Un camarade lui demandait-il un renseignement sans autorisation, il n'obtenait pour toute réponse que le geste significatif d'un doigt posé sur des lèvres scellées, refus ouaté d'un si bon sourire que personne ne songeait à s'en offusquer.

Si les jeux languissaient, on n'avait qu'à le créer chef de camp. Il y ramenait toujours l'intérêt et la bonne humeur. Ambitieux, il tenait à l'emporter. Aussi s'y livrait-il avec une ardeur qui se ralentissait seulement, quand, hors d'haleine, le visage en feu, il tombait de fatigue. Entraînés et excités par son exemple, les joueurs des deux camps se disputaient avec entrain l'honneur de gagner la partie... Et c'était là encore pour ses camarades une bonne action et un bon exemple.

Par son obéissance, son respect et son amour filial, Martial faisait la joie et le bonheur de ses parents. Sa piété douce, solide, qui s'affirmait par le sacrifice volontaire, le rendit un peu missionnaire dans sa famille même. On recevait chez lui un journal à nouvelles où les questions religieuses ne trouvaient que peu ou point de place. Martial ne l'aimait point avec ses pages remplies de crimes et de meurtres. Il prenait plaisir à le déchirer, à le jeter au panier des oubliettes. Un jour même il dit : "Bien sûr, ce n'est pas cette gazette-là que reçoivent les prêtres et les religieux!"

Quelque temps après, le journal "jaune" ne venait plus. A sa place et sous le nom même de Martial, un quotidien franchement catholique apportait au foyer la lumière et la doctrine de l'Eglise touchant les questions religieuses.

On ne sera pas surpris d'apprendre, qu'étant déjà un apôtre en herbe, Martial songea à l'être pleinement par une vie consacrée au service du Bon Maître.

Sur le point d'atteindre ses quatorze ans, il voulut mettre à exécution son cher dessein : "Je serai Frère". Mais aussitôt il eut à subir l'hostilité et les assauts de ceux qui ne veulent pas que le bon Dieu exige des familles "l'impôt du sang". Il entendit toutes les objections : "Tu es encore trop jeune : attends tes dix-sept ans. Et que vas-tu faire là-bas? Ta santé ne te permet pas d'embrasser ce genre de vie..."

A toutes les objections, il donnait toujours la même réponse nette et ferme : "Je serai Frère."

Avant de lui dire : "Je te laisse libre, Martial," son père voulait auparavant l'éprouver.

Un soir d'hiver, Martial dit : "Papa, voudriez-vous m'acheter une nouvelle paire de patins?"

— Mais, à quoi bon, puisque tu veux t'en aller, tu ne veux plus de nous... reste et alors...

— Oh ! dans ces conditions je n'en veux pas, puis, je n'en ai pas besoin....” Et il n'en reparla plus.

Quelques semaines plus tard, la maladie frappait Martial. C'était un mercredi soir. Il ressentait un léger mal de tête et un malaise à la gorge : on crut à un rhume. Bientôt une lésion grave se déclarait. Le médecin ne put rien contre le mal, qui fit des progrès déconcertants. Dès le dimanche suivant, l'état du malade inspirait des craintes sérieuses. Le soir de ce même jour, il reçut la visite du prêtre, qui, le lendemain, lui administra les derniers sacrements. Il les reçut avec ferveur, acceptant la mort sans regret ni tristesse. Sa force d'âme ne ressortait que davantage dans cette épreuve. Alors que la maladie l'étreignait, l'étouffait, il ne laissait pas échapper une plainte : il s'efforçait même entre deux quintes de toux, de sourire et de plaisanter : — “Cela va vite : c'est en automobile que je vais au paradis!”

“Dans deux jours, j'aurai quatorze ans : il faudra me fêter,” ajoutait-il avec un sourire qui faisait mal à voir.

Une seule chose semblait l'attrister : voir ses bons parents tant pleurer....

Quand les pensionnaires apprirent que le mal dont souffrait Martial menaçait de l'emporter, ils récitèrent une dizaine de chapelet les bras en croix pour obtenir la guérison de leur ami, dont ils appréciaient tant les bons exemples.

Le lundi, vers les huit heures, il parut faiblir rapidement. Il semblait dormir lorsqu'une de ses tantes, accourue de loin, entra et, l'embrassant, lui dit : “Martial, tu nous quittes?... Tu n'as pas peur de mourir?”

— Oh non !

On commença la prière des mourants. Le petit moribond, baisait son crucifix et répétait avec les assistants chacune des invocations ; ses lèvres murmurèrent quelque temps encore la touchante prière, puis bientôt elles ne remuèrent plus : sans un soupir, sans la plus légère secousse, l'âme du jeune Ligeur s'était envolée vers le bon Dieu, qu'il aurait tant voulu faire aimer dans une vie toute consacrée à son divin service.

Sa mort fut une douloureuse surprise pour les élèves. Ils le pleuraient comme s'ils eussent perdu un frère. Se rappelant ses bons exemples, ils disaient : “Il n'était pas comme nous.” Les grands ajoutaient : “Nous venons de perdre notre ange gardien.” Spontanément, ils se cotisèrent et firent célébrer plusieurs messes pour leur bon Capitaine.

D'après le F. THÉODORE-JOSEPH.

La Descente de la Croix

La "Descente de Croix" qu'on voit en double page du milieu est le chef-d'œuvre d'un *artiste* et d'un *saint*. Ce qui importe dans un tableau, et surtout dans un tableau religieux, c'est que l'auteur nous révèle des âmes et non qu'il nous peigne seulement des corps. Ici, nous sommes servis à souhait.

En ce temps où le monde chrétien commémore le grand sacrifice de la sainte Victime, il est bon d'étudier un à un les nombreux personnages qui figurent dans la scène : ce sont tous des amis de Jésus. Voyez-les s'affairant à compenser par une sépulture aussi honorable que possible les ignominies que Jésus a souffertes dans sa passion et dans sa mort.

Lisez dans l'Evangile les quatre récits de la Passion, et dressez une liste des amis et des fidèles de Jésus qui, avec Marie et Jean, se tinrent au pied de la croix, ou qui, après sa mort, l'accompagnèrent jusqu'au tombeau. Vous les retrouverez tous dans ces groupes. Notez leurs attitudes, leurs actions; l'expression des visages nous livre leurs âmes, qui toutes sont pénétrées d'amour et de compassion.

Plusieurs ont l'auréole des saints, il sera facile de les identifier. Du premier coup d'œil, on distingue la sainte Vierge dans le groupe des saintes femmes : combien est grande sa douleur quand elle voit, enfin décloué, le corps de son adorable Fils, mort à force de souffrir !

Quelle belle page de l'Evangile et comme elle est bien racontée !

L'auteur de ce beau tableau, si pieux, est Guidolino, mieux connu sous le nom de Fra Angelico (Frère Angélique), surnommé ainsi parce qu'il aimait à peindre les anges et les saints avec des figures merveilleuses de pureté et d'expression céleste. Il possède une suavité de coloris presque inimitable.

C'était un religieux dominicain d'une très grande piété. Avant de peindre un tableau, il en cherchait l'inspiration dans le jeûne et la prière. Il disait que celui qui peint l'histoire du Christ ne doit penser qu'au Christ. Il ne pouvait le représenter sur la croix sans verser d'abondantes larmes; aussi les visages et les attitudes de ses personnages laissent-ils deviner toute la sincérité de sa foi.

Pour le récompenser, le pape voulait le nommer évêque, mais le saint religieux préférait le mélange des couleurs au gouvernement d'un diocèse.

Fra Angelico est le dernier représentant et le plus accompli de la tradition de l'art religieux du moyen âge. Ses tableaux ressemblent à de grandes miniatures.

Les Pèlerins d'Emmaüs

La gravure qui est sous nos yeux illustre une page émouvante de l'Évangile de saint Luc (chap. XXIV). C'était le troisième jour après la mort du Maître. Deux de ses disciples qui avaient attendu dans Jérusalem la réalisation de ses promesses, rentraient tout tristes dans leur petite bourgade d'Emmaüs. Ils allaient, sans rien dire, n'osant s'avouer l'un à l'autre, ni même s'avouer à eux-mêmes, l'écroulement de leurs espoirs. Il avait pourtant dit qu'il ressusciterait! . . .

La nuit tombait. Tout à coup, au détour de la route, un compagnon inconnu se joignit à eux. Et il leur parlait. Il leur commentait les Écritures, interprétant tout ce qu'elles renfermaient au sujet du Messie. Ses paroles contenaient un feu qui les embrasait, et elles portaient comme une lumière dans la nuit de leurs âmes.

Déjà ils étaient arrivés au seuil de leur demeure. Et ils ne pouvaient se résoudre à se séparer de leur mystérieux compagnon. "Reste avec nous, lui disaient-ils, reste avec nous, car il se fait tard et la nuit tombe."

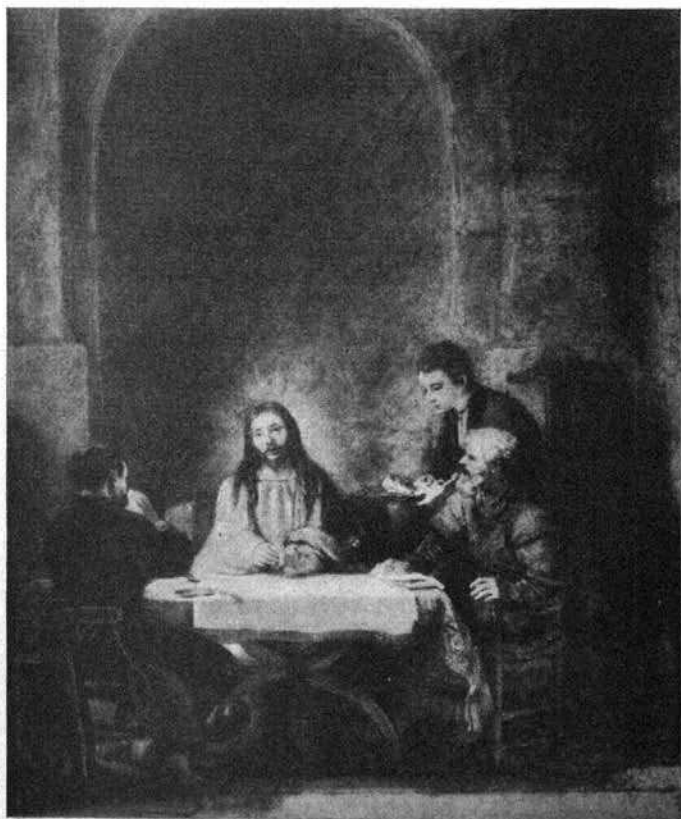
Il entra avec eux, et ils le prièrent de partager leur repas. Mais à peine à table, "il prit le pain et le bénit; et l'ayant rompu, il le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils reconnurent le Maître; mais il disparut à leurs yeux."

Le grand peintre hollandais, Rembrandt, (car c'est lui qui est l'auteur du tableau), a choisi le moment le plus pathétique de cette histoire, celui où le Seigneur rompt le pain aux deux disciples.

Jésus est assis à table, au centre de la composition, en train de rompre le pain qu'il vient de bénir. Les disciples le reconnaissent aussitôt : l'un d'eux, vu de dos, joint les mains en signe d'admiration. L'autre, vu de profil, a la main droite appuyée sur la table, tandis que sa main gauche presse le bras du fauteuil : son attitude, ainsi que l'expression de sa physionomie, traduisent une surprise mêlée de crainte et de respect. Derrière lui, une personne de service, étrangère à ce qui se passe, apporte un plat.

Cette composition, qui figure au musée du Louvre, passe pour une des plus admirables productions de Rembrandt. C'est une merveille de coloris, un chef-d'œuvre d'expression et de sentiment.

Ajoutons qu'elle parle à l'âme. Dans notre pèlerinage terrestre, nous pourrions être assaillis sur les routes de la vie, comme les pèlerins d'Emmaüs, par le découragement et le doute. Nous savons maintenant où est la force et la lumière.



“ALORS LEURS YEUX S’OUVRIRENT
ET. ILS LE RECONNURENT.”



ECHOS DES NOVICIATS



La Pointe-du-Lac

Un petit jardin... sans déclin.

Il existe, pourtant, ce petit parterre, le seul de toute La Pointe-du-Lac, où défiant les intempéries des saisons et surtout le temps, ce rongeur des choses, les fleurs succèdent aux fleurs, les pensées les plus belles aux plus délicates. Ici, tout le personnel de la Maison pourrait vous le dire comme moi : jamais le lis et la rose n'ont connu de déclin dans ce petit jardin.

"Est-ce possible? dites-vous. Les fleurs ne s'y fanent même point! Quel fut donc l'habile jardinier qui les y planta le premier? — Le C. F. Joas, de si vénérée mémoire! vous répondrai-je. Il aimait tant la Très Sainte Vierge! Ne consultant que son cœur, le saint religieux qu'il était découvrit là seulement toute la semence mystérieuse de ses fleurs perpétuelles. Il venait à peine d'ouvrir le Juvénat Saint-Joseph, qu'il consacrait à la Vierge immaculée ce petit jardin d'honneur qu'il voulait sans déclin."

C'était en 1912. "Mon cher Frère, c'est au maître de chapelle que je m'adresse! disait un jour le pieux Supérieur... il faut que la dévotion à la Très Sainte Vierge soit en grand honneur parmi nous! Ce que l'on fera pour la Bonne Mère, il faut que ce soit du beau, du très beau même... Ainsi vous, à qui le bon Dieu a donné du goût et du talent, faites apprendre durant la semaine un beau cantique, mais ce qui s'appelle un *beau*, et en parties, et qu'on le chante à la chapelle le samedi. De mon côté, j'initierai les juvénistes à l'illustration en couleurs d'une pensée ayant trait à la Très Sainte Vierge. Ce coin-ci du tableau de la salle commune sera réservé à cet effet; nous l'ornerons de notre mieux; il faut que ce soit artistique. Et voilà comment ce petit coin, fleuri depuis bientôt vingt ans, n'a jamais connu encore un seul jour de déclin.

Héritières du même culte, nombreuses ont été les jeunes générations d'artistes de la Vierge aimée, qui à l'exemple du premier Directeur, se sont appliquées à *faire beau* dans ce parterre mystique. Même, serait-il téméraire d'exprimer ici une idée? Si, tel en effet un bien de famille, le même goût, la même touche, la même piété filiale, semblent depuis passés en tradition au Juvénat Saint-Joseph, la cause n'en serait-elle pas que le Frère Joas, parfois en congé de paradis, revient encore mettre la main à son petit jardin d'honneur toujours sans déclin?

Nos missionnaires.

Bien que tout jeune encore, notre District Saint-François-Xavier est saintement fier de rivaliser de générosité pour les missions avec celui de Saint-Jean-Baptiste. Cette année trois jeunes missionnaires nous ont quittés, le F. Léandre, pour Haïti, et les CC. FF. Héraclius-Albert et Raymond pour l'Ouganda. Le départ de ces derniers nous a valu, le 8 février, la si touchante cérémonie du baisement des pieds. Laissons nos benjamins nous livrer quelques-unes de leurs impressions en cette circonstance :

Il est 5h.30 du soir. Le Frère Raymond est seul au sanctuaire, car son compagnon, le F. Héraclius-Albert a dû se rendre à Montréal.

Un sermon précède la cérémonie du baisement des pieds. Avec son éloquence coutumière, notre aumônier sut trouver le chemin des cœurs, tel ce fragment, en substance du moins, qu'il nous fait plaisir de souligner : "Grandeur du sacrifice, sublimité de son mandat divin, tout est grand chez le jeune missionnaire qui va nous quitter; et c'est non seulement sur votre Institut que rejallit l'honneur d'une telle générosité apostolique, mais encore sur le clergé du diocèse tout entier, saintement fier lui aussi, d'enregistrer, un volontaire de plus, dans sa milice déjà nombreuse de ses missionnaires tri-fluviens."

Traduire ici, l'émotion qui s'empare de mon âme; impossible ! Oh! combien grande m'a paru la noblesse de notre vocation, en présence de cet ordre de Notre-Seigneur : "Partez..." à ce tout jeune Frère, qui l'année dernière encore, partageait notre vie de la Maison Principale; vie, en apparence composée de bien menus détails; mais qui, en ce moment solennel, s'aurole de la gloire de Jésus-Christ lui-même pour qui elle se sacrifie. Oh! comme je me sens petit, en présence de cette sublime mission ! Et bientôt peut-être, un semblable appel pourra m'être adressé ! Aurais-je comme ce jeune religieux assez de courage pour quitter, sans broncher, parents, amis, le pays natal, ma petite patrie, pour rompre courageusement tous ces petits fils, qui, encore à mon insu peut-être, forment un gros câble, qui me retiendrait à jamais éloigné du vaste champ d'apostolat des missions où Notre-Seigneur Jésus-Christ m'attend ?

Tout en laissant mon âme se pénétrer de ces sentiments, je formai la résolution sincère de redoubler de ferveur dans le travail de ma formation afin de pouvoir redire au sortir du scolasticat, cette parole que nos Saints Livres placent sur les lèvres de Jésus-Christ : "Me voici, ô mon Père, pour accomplir votre sainte volonté." Je sentais un accroissement de force s'emparer de moi peu à peu; et mon émotion faire place à cette pensée : Hé, quoi ! Du Canada en Ouganda, c'est loin, bien loin, sans doute !... Mais il y avait infiniment plus loin, du ciel à la grotte de Bethléem..., au Calvaire ! Mon Dieu, avec votre grâce, moi aussi je veux faire quelque chose pour vous. Etre l'un de vos missionnaires, si vous daignez m'en rendre digne !

F. GUSTAVE.

D'après un travail collectif de la 1^{re} classe.

Arrivée du C. F. Directeur.

Nous sommes au matin du 20 février. Une agitation fébrile se manifeste dans tout le Juvénat. Le réfectoire et la salle d'étude se parent comme aux jours des grandes fêtes. Les figures sont à la joie. Nul doute, les juvénistes s'appêtent à recevoir un grand personnage!... Désirez-vous savoir son nom? Traversez la cour de récréation et vous surprendrez sur toutes les lèvres le nom du cher Frère Emmanuel. Devinant votre pensée, on s'empressera de vous dire : "Oui, le cher Frère Emmanuel nous arrive. Il fait depuis six mois, le sujet de nos conversations. Nous ne le connaissons pas encore, mais nous savons assez par nos chers Frères professeurs, son grand esprit surnaturel et son dévouement pour les enfants. Aussi l'aimons-nous avant de le connaître et désirons-nous le connaître pour l'aimer davantage..."

La classe de français commence. De temps à autre un regard oblique lancé furtivement vers la fenêtre donne des renseignements, qui sont diffusés dans toute la salle, sans que rien ne paraisse...

Soudain un léger tintement de grelots se fait entendre. Notre indifférence pour les nouvelles qui, comme chacun le sait, est la vertu caractéristique de tout bon juvéniste, est, tout de même, soumise à une bien rude épreuve!... Jamais les vieilles fenêtres du juvénat ne durent laisser passer tant de regards aigus!... "C'est lui!", s'écrie une voix dans le silence. — Mais le regard du maître, rappelant à l'ordre, coupe net la fusée des rires et le crépitement des applaudissements. Puis la discipline reprenant le dessus, tout rentre dans le calme et la dictée se poursuit. Il paraît que les fautes foisonnèrent dans la partie qui suivit, tant il y eut de règles d'accord qui avaient dû tomber en désuétude!

Après la récréation de dix heures, réunion à la salle d'étude. — Sur l'estrade prennent place le cher Frère Emmanuel et le cher Frère Philibert, notre dévoué cher Frère Directeur intérimaire.

Une jolie cantate de bienvenue ouvre la séance. Puis vient l'adresse dans laquelle, le cher Frère Philibert, trouve l'expression émue de notre reconnaissance, et le cher Frère Emmanuel, nos souhaits de bienvenue, et l'assurance de notre entière correspondance à ses vues sur nous.

Le cher Frère Emmanuel, dans sa réponse, exprime son bonheur d'être au milieu de nous. "Je reviens, dit-il où j'avais laissé mon cœur." Il nous assure de son dévouement le plus entier à nos intérêts et promet de s'occuper activement du recrutement des juvénistes.

Puis le cher Frère Directeur a une chaleureuse poignée de main accompagnée d'un bon mot pour chacun de nous.

En cette circonstance, nous n'avons réellement qu'un seul cœur pour remercier Dieu de nous avoir donné en la personne du C. F. Emmanuel un père si tendre et si dévoué. Puisse-t-il couler de longs jours au juvénat de la Pointe-du-Lac!

F. ROGER-MARIE.





Récits Canadiens

HISTOIRE DRAMATIQUE D'ÉTIENNE BRÛLÉ

LORSQUE, en 1620, Champlain, accompagné de la grande armée huronne s'arrêta au lac Simcoc, douze hommes d'un courage à toute épreuve formèrent le projet de se rendre chez les Eriés pour les décider à s'allier aux Hurons pour se défendre contre les Iroquois.

Parmi eux, se trouvait Etienne Brûlé, l'interprète; il avait été déjà au service de Champlain en qualité de domestique.

Pour arriver chez les Eriés, il fallait traverser le pays des Iroquois; c'était donc un voyage excessivement périlleux, dont le succès demandait non seulement de l'audace, mais encore une chance exceptionnelle.

La mission partie, les Hurons attendirent le retour des hommes et du renfort escompté pendant plusieurs semaines. Les envoyés ne revinrent pas; les sauvages, considérant leurs hommes comme perdus, levèrent le camp et continuèrent leur marche.

Trois ans plus tard, le 2 juillet 1623, arriva à Québec un canot monté par un homme, que ses amis et connaissances auraient à peine reconnu, tellement il était changé : c'était Etienne Brûlé, et voici les aventures curieuses et terribles qu'il conta lorsqu'il retrouva Champlain.

Après avoir traversé le lac Ontario, la petite troupe se trouva en plein milieu du pays des Sénécas, les plus féroces des Iroquois, ce qui n'est pas peu dire. En se cachant dans les taillis et les marécages, ils finirent cependant par atteindre une grande plaine.

La marche se trouvait plus facile, mais les voyageurs étaient bien exposés à la rencontre d'ennemis. C'est ce qui arriva : quelques Iroquois les virent et les attaquèrent. Brûlé riposta. Armé d'un fusil, il tua quatre hommes et fit deux prisonniers.

C'était le salut, car le village fortifié des Eriés, Carantouan, était proche. Là, on lui fit une réception enthousiaste : danses, festins, tabagies; le tout suivant le cérémonial des sauvages.

Après les fêtes, cinq cents sauvages, gagnés par l'éloquence de Brûlé, se décident à déterrer la hache de guerre. Mais ils ne sont pas pressés de partir, et Brûlé doit passer l'hiver à Carantouan.

Quand le printemps eut rouvert les voies de navigation, Brûlé repart avec quelques sauvages pour le saut Saint-Louis. La petite troupe est attaquée par un parti d'Iroquois. Les enne-

mis sont aisément défaits, grâce toujours au terrible mousquet, qui semblait cracher la foudre sur les Iroquois : c'est un sauve-qui-peut indescriptible.

A la vue des ennemis, les compagnons de Brûlé avaient cherché leur salut dans une fuite qui pour être salutaire n'avait pourtant rien d'héroïque; resté seul, il doit se cacher dans la forêt, car il se trouve désormais à la merci d'une autre rencontre. Il découvre un sentier, qu'il suit, préférant la mort par les mains des Iroquois à la mort par la faim.

Etienne Brûlé est bientôt rencontré par trois sauvages, engagés sur le même chemin et chargés de poisson. Ils allaient attaquer, quand notre voyageur les aborde avec des paroles de paix qu'il leur adresse dans leur langue; puis il leur demande quelques poissons qu'il dévore avidement. Après ce repas, on fume ensemble comme de vieux amis et Brûlé, payant d'audace, suit les sauvages dans leur village.

Là, on le conduit à la cabane du chef. Les guerriers ne se montrent pas si confiants que les premiers : de tout côté, on murmure : "C'est un Français !..."

Le chef interroge :

— Es-tu de ceux qui nous ont fait la guerre ?

— Je désire amitié et ne m'occupe pas des combats..."

répond Brûlé adroitement.

Le chef est persuadé qu'il a affaire à un ami de leur nation. Les autres Iroquois ne partagent pas sa confiance. Une émeute éclate, et l'on s'empare de l'homme sans défense.

Promptement attaché à un arbre, il subit sans broncher les plus atroces supplices, dont il avait si souvent entendu parler : après lui avoir arraché les ongles, les cheveux et la barbe avec des raffinements de cruauté, ils lui passent des charbons ardents sur le corps.

En lui découvrant la poitrine, un Iroquois voit un Agnus Dei et veut l'en arracher. Alors, avec une présence d'esprit admirable, Brûlé s'écrie d'une voix forte :

— Malheureux ! tu es un homme mort, toi et toute ta famille si tu m'arraches ce talisman et si tu me mets ensuite à mort !

Les sauvages ne l'écoutent pas et continuent leurs tortures. Cependant le ciel se couvre subitement de nuages et bientôt éclate un violent orage. Les sauvages, affolés, s'enfuient dans leurs cabanes; Brûlé reste attaché à son arbre sous l'averse.

Il ne manque pas de profiter de cette circonstance imprévue mais providentielle pour améliorer sa situation. Il interpelle les sauvages pour les narguer. Il les menace d'une mort horrible, si l'on ne vient à son secours. Alors, un chef s'approche de lui, tremblant de peur, lui coupe ses liens, le transporte dans sa cabane et le soigne. Sa situation change du tout au tout : tous le regardent comme un ami des dieux. Il est plus considéré que le chef de la tribu; on fait en son honneur tabagies et festins. Quand il veut repartir, de nombreux guerriers lui font une escorte d'honneur jusqu'au saut Saint-Louis.



HISTOIRES D'OURS



Il y a quelques années, une femme et sa petite fille cueillaient des bluets dans un vallon paisible des Laurentides. La journée était superbe. Tout en babillant, les deux travailleuses firent si bien avancer l'ouvrage que le récipient allait bientôt être plein à déborder.

On songeait au retour, quand des grognements très significatifs et de plus en plus rapprochés se font entendre à quelque distance. Puis la mère et son enfant voient, à leur grande terreur, une énorme masse noire surgir des broussailles : c'était un ours dont les intentions paraissent très peu rassurantes.

Pas d'arme, personne dans les environs, que faire ? La mère prend la main de sa petite fille, et toutes deux courent, volent dans la direction de la maison, suivies de près par l'animal qui ne les lâche pas d'une semelle.

L'ours gagnait du terrain, quand, en sautant par-dessus une roche, la femme laisse tomber la boîte pleine de bluets : ce fut le salut !

L'animal, en quête d'un bon diner, trouve cette aubaine sur sa route. Ce n'est pas tous les jours qu'il rencontre ainsi sous la main — ou sous la patte — une dizaine de livres de bluets, frais cueillis et bien nettoyés, en un mot tout préparés pour être dégustés. L'ours dut se dire qu'un "tiens" vaut mieux que deux

"tu l'auras", ou quelque chose d'analogue, car, abandonnant sa poursuite, il s'empressa de mettre les précieuses baies là où elles lui feraient le plus de bien.

Quand maître Bruin eut avalé les derniers bluets, la mère et son enfant étaient en lieu sûr, jurant, pas trop tard heureusement, qu'on ne les prendrait plus à envahir le domaine de messieurs les ours.

* * *

Un autre ours, amateur de bluets comme tous ses congénères, ne s'en tira pas à si bon compte, comme le raconte Mgr Grouard dans ses mémoires :

Trois ou quatre semaines après mon arrivée chez le Père Clut, écrit-il, nous vîmes un canot aborder. Un Montagnais en descendit, prit un plat d'écorce de bouleau dans les mains, et vint le présenter au Père Clut.

— Ah! des bluets, dit celui-ci, tu me fais plaisir! Où les as-tu trouvés ?

— Tu sais, dit l'Indien, les îles près de la Pointe au Sable, les bluets y poussent très bien, et j'ai voulu en cueillir. En même temps, comme les ours aiment ces fruits autant que nous, je pensai que je pourrais avoir la chance d'en tuer un, et je pris mon fusil avec moi.

"Débarqué, je m'avance avec précaution, vent debout, pour que l'ours ne m'évente pas. Je n'allai pas bien loin. J'en vis un de taille superbe qui, avec ses pattes de devant, raflait les bluets et les engouffrait dans sa gueule.

"Je me mis aussitôt ventre à terre et me glissai sans bruit à portée de mon fusil. L'ours, trop occupé à ingurgiter ses bluets, ne m'aperçut pas. Je riais sous cape : 'Avale, mon vieux, que je pensais, c'est pour moi que tu travailles!'

"J'ajuste de mon mieux; le coup part, l'ours, atteint au bon endroit, tombe comme une masse. Je cours sur lui, l'achève, lui ouvre le ventre; je prends les bluets qu'il venait d'avalier, et je te les apporte."

Ainsi parla cet Indien dont le Père me traduisit le récit. Je fis une moue un peu dédaigneuse, mais le Père, habitué déjà aux fantaisies gastronomiques de ces sauvages, me dit :

— Ne craignez rien, ces bluets sont excellents, l'ours les a bien avalés, mais il n'a pas eu le temps de les digérer, et nous suppléerons à ce détail.

Il me donna l'exemple. En bon novice-missionnaire, je surmontai ma répugnance, et finis par trouver ces bluets délicieux. On se prépare ainsi aux imprévus de l'avenir.





CHAPITRE VII

— Je célèbre mon 14^e anniversaire de naissance. —

Un commencement par m'instituer chef du Bureau de Censure et je biffe toute une série d'événements sans importance, survenus du 2 au 12 mai, onzième jour de notre séjour dans l'île ; établissement de notre camp, bains de mer et bains d'eau douce, et beaucoup d'autres choses. Je viens au fait le plus saillant : mon quatorzième anniversaire de naissance.

Je me gardai bien d'en souffler mot à mes compagnons, car comme c'est la coutume, en ces occasions, que chacun gratifie le héros d'autant de coups de poing dans le dos qu'il a d'années d'existence, plus un, pour la chance, et qu'il y avait cinq autres personnes dans l'île, je ne me souciais guère de recevoir leurs soixante-quinze coups de poing.

Après le déjeuner et la corvée, lorsque l'habitation fut aussi propre qu'un camp de scout un jour d'inspection ou même mieux, ou aussi nette que votre serviteur le dimanche avant la grand-messe, le capitaine nous déclara qu'il partait en exploration avec Jim et Rama.

À cette annonce, je le regardai bien en face. Son visage était froid, ses lèvres fermées comme une huître. J'en conclus qu'il n'y avait rien à tenter. Quand nos parents, nos maîtres, ou l'arbitre au jeu, prennent cette expression de visage, la décision est sans appel : je le sais par expérience. Aussi je poussai Ivan du poing pour l'avertir de ne rien dire, et je jetai un regard féroce à Visitatio qui allait protester. Il n'y eut pas de plainte. C'est inutile dans ces cas-là. Il serait tout aussi facile d'attendrir le rocher de Gibraltar que d'émouvoir un supérieur ainsi disposé.

Lorsque les trois hommes eurent disparu derrière les arbres qui surplombent la chute, nous restâmes là, muets de douleur à la pensée d'être internés dans ce vallon pendant que les autres arpentaient le bois et escaladaient la montagne. Je me souvins alors de mon anniversaire et j'essayai d'esquisser un sourire.

Ce n'est pas toujours facile ; c'est souvent plus difficile que de faire disparaître de vos mains des taches de goudron. C'était le cas actuellement. Mais je réussis, et tout aussitôt, avec la bonne humeur, les idées surgirent dans ma tête.

L'eau du bassin où nous barbotions chaque jour, descendait par un rapide d'une cinquantaine de verges, dans un autre plus petit, puis de là plongeait encore de plusieurs pieds pour atteindre l'océan Indien. J'avais toujours désiré descendre ces rapides à la nage, mais... ?!! Ce jour-là, comme nous étions seuls, j'en parlai à mes deux compagnons, et cette idée les dérida net.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je me mets en devoir d'essayer, car mes camarades avaient peur de s'aventurer. Je descendis deux ou trois fois sans trop de peine. Tout ce qu'il fallait, c'était de s'étendre sur le dos, les oreilles dans l'eau, les pieds à la surface, le courant faisait le reste.

Ivan s'arma de courage et me suivit ; Visitatio n'osait pas. Lui, dans l'eau, ferait une ancre de première classe. Au lieu de s'étendre horizontalement, il s'asseyait dans l'eau. Le courant le poussait en avant, et il cognait contre toutes les roches du fond. Après un essai infructueux, il alla s'asseoir sur un rocher de la rive pour nous regarder descendre les rapides.

Nous suivions la rive droite où il y avait un courant qui, par un coude aigu, nous conduisait dans une baie tranquille.

Le moins intéressant, c'était de remonter à pied de rocher en rocher pour recommencer l'opération.

Nous étions descendus une dizaine de fois et mon camarade hors d'haleine donnait des signes de fatigue. Je cherchai du nouveau pour entretenir l'entrain. Il me vint à l'idée de plonger la tête la première.

Je descendis à une vitesse vertigineuse. Les palmiers de la rive passaient devant mes yeux comme les poteaux de télégraphe à la fenêtre d'un rapide. Je ne regardais pas en avant, me fiant au courant ; mais en atteignant la petite baie, je baisse les yeux et je vois un objet brillant zigzaguer à la surface de l'eau. Un serpent ! Roulant sur moi-même, j'oblique à gauche pour éviter la rencontre désagréable.

Dans mon émoi, je ne m'aperçus pas que je glissais trop loin. Quand je revins de ma surprise il était trop tard, le courant principal m'avait saisi avec force. Des pieds et des mains, je tâchai de me retenir en m'accrochant à quelque chose. Peine perdue : les roches étaient lisses comme un mât de cocagne nouvellement graissé. Arrivé au bord de l'abîme, je fis un effort désespéré pour poser le pied contre une roche que je rencontrai. Mais le courant, avec une force irrésistible, me donna une poussée formidable et je filai en avant. C'est à peine si je touchai

l'eau de la cascade, et après un espace de temps qui me parut un siècle, je m'enfonçai dans l'eau profonde d'un bassin inférieur. Je n'avais pas une égratignure.

Je confesse que je n'avais nullement l'intention de faire ce tour de force, et je ne le recommencerais pas pour toute la crème à la glace que je puis absorber dans une semaine.

Quand je revins à la surface, j'entendis les applaudissements et les bravos de mes camarades. Je vis bien qu'ils croyaient que je l'avais fait exprès. Un scout est gentil : il n'aime pas à contredire les opinions des autres. Je les laissai donc dans leur erreur ; mais vous savez la vérité pure.

Je remontai au camp pour me reposer de ma fatigue et de mes émotions et j'écoutai sans sourciller leur mirobolante description de mon plongeon merveilleux dans l'abîme.

Visitatio émerveillé de mon exploit, finit pas s'écrier : "Ah ! Frank Gaze ! que j'aimerais pouvoir nager comme toi !"

J'avais souvent remarqué que le pauvre enfant ne jouissait guère de l'eau. Il restait à barboter au bord du bassin pendant qu'Ivan et moi, nous nous amusions au milieu de l'étang. Je compris l'ardeur de son désir.

Je n'avais pas encore accompli ma bonne action journalière. Voici que l'occasion de faire un acte de charité s'offrait d'elle-même. "Visitatio, veux-tu réellement apprendre à nager ? lui dis-je. Est-ce sincère ?"

— Oui, répondit-il, d'un ton convaincu.

— Eh bien, alors, lui dis-je en lui donnant une tape sur l'épaule, nous allons prendre notre première leçon immédiatement. Je commence à sentir la faim ; il est donc assez tard après le déjeuner pour pouvoir se baigner sans danger."

N'allez pas croire que descendre les rapides constituait un bain dangereux après le repas : l'eau était si peu profonde. Quand à ma pirouette par-dessus la chute, ce n'était qu'un accident.

Pour commencer, assis à terre comme une statue de Bouddha, j'expliquai à mon élève les principes de la natation ; puis je lui fis exécuter les mouvements sur le sable.

Ivan, assis à mes côtés, suivait mes instructions sans rien dire, en dégustant une banane.

Mais finalement, il se mit à contredire mes principes, à discuter mes méthodes. Je dus lui signifier d'avoir à se taire ou à s'en aller. Ce fut tout, je vous l'assure. Il s'en formalisa, comme une fillette boudeuse : il y a des garçons comme cela. Je fus obligé de lui dire carrément de vider la place. Il comprit et remonta le sentier de la chute en sifflant son air favori.

Alors, plus libre, je conduisis mon élève dans l'eau et lui fis faire son premier plongeon, la bouche, les oreilles, les yeux

ouverts, pour lui donner confiance en lui-même. Puis je lui enseignai à flotter comme un noyé, les mains en avant, en se laissant aller au gré du courant comme une pièce de bois. S'il avait fallu apprécier son succès par une note, je lui aurais donné 40 points sur 100 pour ce premier essai. Mais Visitatio avait tant de bonne volonté, qu'il méritait bientôt ses 80 ou 85 points.

Quand il eut acquis assez de confiance en lui-même pour glisser l'espace de cinq ou six verges dans le courant sans mettre le pied au fond, je lui montrai la manœuvre des bras.

Il réussit très bien; et dans mon zèle pour son éducation nautique, je venais de me mettre à la recherche d'une grenouille, pour illustrer d'une façon pratique les mouvements des jambes, lorsque, là-haut, Ivan commença à hurler comme un forcené.

Ses cris attirèrent notre attention. Il lançait avec vigueur des noix de cocos dans un palmier qui surplombait le bassin, gesticulant et criant comme s'il avait été mordu par un scorpion.

"Regarde donc cet imbécile! remarqua Visitatio. Il doit y avoir un animal quelconque sur le palmier.

— C'est bon, lui dis-je, va à terre, prends mon couteau dans ma poche de culotte et fais le tour par le rivage. Je vais rejoindre Ivan à la nage. C'est peut-être un chevreau ou un serpent." Je partis à une belle allure.

J'approchais du but tout essoufflé et je m'étais arrêté un moment pour respirer, lorsque notre Ivan réussit à décocher un bon coup à l'animal qu'il visait. En moins d'une seconde, la bête sembla se rompre en deux. Une moitié, la plus grosse, tomba aux pieds d'Ivan, qui retraits jusque dans les bras de Visitatio, l'autre s'abattit à quelques pieds de moi.

J'approchai doucement, pour bien voir à qui j'avais affaire.

Je m'aperçus que ce n'était pas un chevreau, mais un tout petit animal, auquel sa chute avait dû être fatale, car il ne remuait plus. Dans ces circonstances, il faut être prudent. Je me souviens, qu'une fois, mon chien "Pilote" sauta sur moi pendant que je nageais au bord de la mer, et me fit une égratignure qui mit un mois à guérir. L'animal qui était là pouvait mordre; des précautions s'imposaient donc. Tournant doucement autour de lui, je vis bien que le danger était minime, car la bête était presque morte. Je la saisis vivement et la tournai à l'envers. C'était un tout jeune singe, plus petit encore que celui du major Smith, de Singapour.

Je vous dis qu'il était joli et gentil. Je le jetai autour de mon cou et m'abandonnai au fil de l'eau pour atteindre au plus vite le rivage. Bientôt je sentis une petite main saisir mon oreille et l'instant d'après mon jeune protégé éternuait et tousotait. Ça me chatouillait, mais c'était encourageant, car, n'im-

porte quelle Histoire Naturelle, vous dira qu'un singe mourant n'éternue pas. Celui-ci reprenait donc vie.

Je saisis la gentille petite bête et me retournant sur le dos je la plaçai bien en vue sur ma poitrine, pendant que je jouais des jambes pour atteindre la rive. Ivan et Visitatio couraient tout excités le long du bord, me criant leurs conseils, comme si je n'avais pas su ce que j'avais à faire.

Quand je pris terre, fatigué de mon bain prolongé, je les laissai prendre soin du petit singe pendant que je reprenais haleine.

Ivan me débitait son histoire à tue-tête : "J'ai vu la mère; elle a sauté sur moi du haut de l'arbre quand le petit est tombé; Visitatio et moi, nous l'avons chassée à coups de noix de cocos."

Tout cela ne m'intéressait guère. Je n'avais point d'oreilles, mais j'avais des yeux qui suivaient avec intérêt le progrès de la convalescence de mon petit favori.

Ivan, le voyant trembler, nous dit : "Le pauvre petit a froid", et il courut raviver le feu. Bientôt, enveloppé dans mon chandail, notre petit singe allait très bien; la chaleur du feu lui redonnait la vie. Il n'avait pas du tout peur de nous. J'avais toujours pensé que les singes, même les tout petits, étaient sauvages. Mais celui-ci, élevé sur une île déserte de l'océan Indien, ne ressemblait peut-être pas à ceux du Jardin Zoologique de New-York. Eux ne se fient pas aux enfants, et ils ont bien raison.

La maman d'Ivan a dû lui apprendre à élever des singes, car il s'y entend à merveille, et on aurait dit qu'il connaissait leurs goûts. Il prit une banane de la grosseur du petit doigt, la pela, la tendit au petit singe qui la saisit gentiment et la mangea aussi poliment que le ferait ma petite sœur lorsqu'il y a de la compagnie à table.

Visitatio, charmé, voulut faire la même chose, mais Ivan lui frappa sur le bras : "Ne lui en donne pas d'autres, imbécile. Est-ce que tu veux le faire mourir?" Visitatio riposta : "Il est à moi, après tout, car il m'aime bien et c'est moi qui l'ai pris."

A mon tour, j'objectai : "C'est moi qui l'ai sauvé. Si je n'étais pas allé le chercher il se serait noyé. Il est à moi!"

Visitatio eut l'audace de maintenir ses prétentions et de rétorquer : "C'est moi qui l'ai séché et empêché de mourir. Il est à moi!" Et prenant le singe, il s'éloigna. Ivan ne fit qu'un bond après lui, et moi-même je sentis le sang me bouillonner aux tempes. Le toupet de ce Visitatio!

Ivan avait sauté sur son adversaire pour lui enlever sa capture, mais Visitatio du revers de la main lui administra un soufflet, dont on entendit le bruit malgré le fracas de la cascade. Il y eut un échange de regards furieux, et d'injures que je ne compris pas. Puis les poings entrèrent en danse.

J'accours à la hâte pour secourir le pauvre singe qui n'avait pas l'air de jouir de cette bataille; mais je n'avais nulle intention de me mêler à la querelle, croyez-moi.

Visitatio n'avait qu'une main pour se défendre car il tenait la bête de la main gauche; mais il jouait des pieds avec dextérité, comme un boxeur français.



J'avancai innocemment la main pour aider le pauvre petit singe qui étouffait dans la main crispée de Visitatio. Mais je reçus immédiatement un vigoureux coup de poing à la mâchoire. Ça fit mal, et je pensais bien avoir deux ou trois dents de brisées.

Ce fut le signal d'une nouvelle complication internationale. Personne, que ce soit un Asiatique ou un Anglais, ne frappera impunément un Américain. Et puis, en vrai Yankee, j'avais un noble motif pour intervenir dans le conflit. Je devais sauver la vie à un innocent qu'on étouffait. Je m'élançai donc dans la mêlée.

Je sais que mon poing aplatit le nez d'Ivan, mais je ne puis vous dire lequel de mes adversaires me donna un coup sur l'œil gauche.

Bientôt, nous roulions tous à terre. Visitatio tenait Ivan par les cheveux, quelqu'un me donnait des coups de pieds sur la jambe blessée. J'étais couché au travers de quelqu'un, je ne sais qui, car l'autre était à plat ventre sur ma tête.

J'avais complètement oublié le singe, cause du conflit. Il devait être perdu au-dessous de nous. Une fois, j'entendis un cri étouffé qui ne ressemblait ni à la voix d'Ivan ni à celle de Visitatio.

Enfin, fatigués, essouffés, tenant toujours pourtant, nous cessons de gigoter et de tirer. Ivan pleurait, Visitatio soufflait comme un phoque. Tout à coup, un animal fond sur nous du haut du banyan sous lequel nous étions couchés. Il me tombe sur la poitrine et Ivan pousse un cri d'effroi. Le petit singe que nous avions oublié, reconnaissant sa mère, fit entendre un léger vagissement qui, sans doute, veut dire : "Maman!" dans la langue des singes. Et la mère répondit par un cri doux et tendre qui doit signifier : "Viens, mon chéri!" L'instant d'après, l'animal filait à toute vitesse vers le bois, le petit s'accrochant de toutes ses forces au cou de sa mère. Quand ils disparurent derrière les buissons, Visitatio jugea la situation : "Ça, c'est une victoire à la Pyrrhus." Je compris ce qu'il voulait dire, car j'ai vu cela dans mon Histoire Ancienne : c'est une bataille dans laquelle le vainqueur est battu... Vous savez ce que je veux dire.

Il n'y avait qu'à rire de l'aventure et à refaire notre toilette. J'allai mettre de l'eau fraîche sur mon œil poché. Je pensai au steak de chevreau, mais comme je ne sais pas s'il est bon pour cela, je préférerai ne pas en faire l'expérience sur mon œil à moi.

La journée se passait. Nous fîmes une petite promenade, pendant laquelle je leur enseignai le cri de guerre des Indiens. Au retour, nous fîmes la sieste. Le capitaine revint vers le soir. Il n'avait rencontré personne. Mais Jim avait découvert une pierre brune, de six pouces de long, représentant une petite idole. Elle était usée par le temps, comme si, depuis l'époque de saint François Xavier, elle avait roulé dans les rapides du torrent.

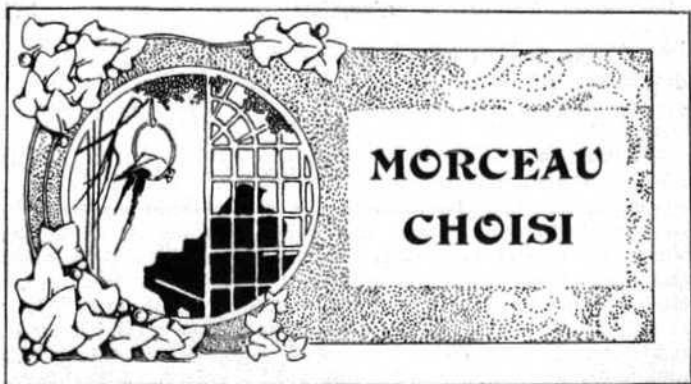
Le capitaine fut gentil; il ne nous gronda pas. Mais il nous fit raconter le combat jusque dans ses moindres détails, et il en rit beaucoup.

Après le souper, nous nous empressâmes de chercher nos lits, et le sommeil ne tarda pas à venir.

Bel anniversaire! Oui, allez! Perdre ce joli petit singe!

Neil BOYTON, S. J.

(A suivre.)



Une histoire lamentable

I

— “Mère, qu'elle est pure et jolie,
La source du gai ruisseau !
Cette eau ! je l'aime à la folie,
Cette eau douce comme du lait !
— Prends garde, mon fils Agnelet !

— “Parmi les cailloux qu'elle arrose,
Elle coule en un long filet ;
Dès qu'il a soif, l'oiseau s'y pose ;
Et moi, comme lui, s'il vous plaît...
— Non, jamais, mon fils Agnelet !

— “Les bords sont faits de marjolaine,
D'égantines, de serpolet,
De liserons plus blancs que laine,
De mousse et de thym violet.
— N'y va pas, mon fils Agnelet !

— “Dans les branches des égantines,
Juste au-dessus, le roitelet
Jette des notes argentines,
Des petits airs de flageolet.
— N'entends pas, mon fils Agnelet !

— “Du haut, souvent, quand je me penche,
Je vois au fond du ruisseau
Quelqu'un vêtu de laine blanche;
Et j'ai cru qu'il me ressemblait.

— N'y crois pas, mon fils Agnelet !

— “Que l'herbe est fade dans ma crèche !
Ce foin est dur ; ce champ est laid :
Je voudrais boire un peu d'eau fraîche,
Bien peu : le quart d'un gobelet.

— Ne bois pas, mon fils Agnelet !”

II

Le soir, tout seul dans la prairie,
Agnelet fit ce qu'il voulait ;
Et, dédaignant l'herbe fleurie,
Bondit vers l'eau, d'un bon follet.
Il avait soif ; pauvre Agnelet !

Il but à longs traits l'onde fraîche
Qui sous ses pieds coulait, coulait ;
Disant : “Là-bas, maman me prêche !...”
Et là-bas, sa mère appelait,
Appelait son pauvre Agnelet !

Le Loup vint avec la nuit noire ;
Il aperçut l'agneau seulet ;
Et tout de suite, avant de boire,
Le grand Loup des bois avalait
Le pauvre petit Agnelet.

On trouva sur la marjolaine,
Sur la mousse et le serpolet,
Quatre flocons rouges de laine,
Plus blanche, autrefois, que du lait...
C'est ce qui reste d'Agnelet !

P. V. DELAPORTE, S. J.

“Récits et Légendes”, Victor Retaux, Paris.





Rires et sourires

Logique ou illogique ?

Deux amis se rencontrent à table d'hôte; on leur sert deux poissons : un gros et un petit.

— Sers, dit l'un des deux amis. L'ami prend le gros poisson pour lui et donne le petit à son vis-à-vis.

— Sais-tu que tu es un malappris ?

— Comment cela ?

— Tu prends le gros poisson et me donnes le petit !

— Qu'aurais-tu fait à ma place ?

— J'aurais pris le petit et t'aurais donné le gros !

— Eh bien, tu l'as, le petit ! De quoi te plains-tu ?

• • •

Un garçon qui prétendait être assez fort en latin eut à traduire quelques phrases pour prouver ses dires. Voici sa traduction :

Plaudite, cives : Applaudissez le civet. — *Nec pluribus impar* : Ne pleurez plus dans le pare. — *Tot capita, tot sensus* : Autant de capitaux, autant de sangsues. — *Macte animo* : Mâchez, animaux. — *Ridendo castigat mores* : Le rideau cache les murs. — *Opportet pati* : Apportez le pâté. — *Amicus Plato, magis amica veritas* : Ami, le plateau; plus grands amis, les verres et les tasses. — *Deinde venerunt summa diligentia* : Les dindes se vénèrent au sommet de la diligence. — *Si vis pacem, para bellum* : Si tu veux passer, parais bel homme !

Le jeune latiniste fut très surpris de voir la note 0 sur 10 pour sa copie.

• • •

Ecoliers qui ne récitait pas comme des perroquets :

— Qu'est-ce qu'un martyr, mon garçon ?

— C'est un petit gas qu'aime mieux souffrir et mourir que de bailler de l'encens à un veau !

— Que dit le bon Dieu au serpent qui avait tenté Eve ?

— Il lui dit : Pour ta peine, je vais t'ôter les pattes et tu t'en tireras comme tu pourras !

— Dieu ne se repent-il pas d'avoir créé le monde ?

— Oui, il dit : Quelle grosse trompe j'ai faite en faisant ce monde-là ! Mais je vas leur faire voir que je peux le défaire !

Après avoir donné oralement et en gros l'histoire du premier gouvernement de Frontenac, le maître pria un élève de résumer ce qu'il venait d'entendre. Et voici le résumé, combien succinet :

— Frontenac perdit sa *job*, il était trop *rough*.

(Authentique)

Du tac au tac.

Un fox-terrier, s'introduisant dans la boutique d'un charcutier, prit un jambon et détala.

Malgré la vigueur de sa poursuite, le charcutier retrouva le chien trop tard. Du jambon, il ne restait plus guère que l'os. Gavé et replet, l'animal cheminait tranquillement à côté de son propriétaire, un éminent avocat de l'endroit.

Comment s'y prendre pour obtenir la réparation du dégât? Mais le charcutier est malin.

Il accoste le "maître" et s'excuse de venir lui demander en pleine rue un conseil juridique :

— Je désirerais savoir, maître, si le propriétaire d'un chien est responsable des dégâts que celui-ci commet.

— Sans aucun doute.

— Alors, maître, vous me devez trois piastres, prix d'un jambon que vient de voler votre chien.

Et notre charcutier, dédommagé aussitôt sans contestation, rit du bon tour qu'il vient de jouer à l'avocat.

Mais, le soir, son rire devint jaune, quand il reçut cette note laconique :

"Honoraires pour une consultation, donnée dans la rue, au sujet d'un jambon mangé par un chien : cinq piastres."

* * *

Il ne recommencera plus.

Le célèbre humoriste américain, Mark Twain, reçut un jour une lettre d'un aspirant écrivain lui demandant s'il était bon, pour le développement du cerveau, de manger beaucoup de poisson. Il y a des fâcheux qui ont ainsi la manie d'importuner les autres pour leur demander des conseils sur n'importe quoi.

Mais l'imprudent! s'adresser à un humoriste!

Mark Twain lui répondit par une lettre qui débutait très sérieusement :

"Oui, cher monsieur, la consommation du poisson, en raison du phosphore qu'il contient, est excellente pour le cerveau. A en juger, d'après le spécimen de composition que vous m'avez envoyé, j'estime que, dans votre cas, deux ou trois baleines suffiront pour le moment.

"To beat or not to beat"



Si tu ne veux pas battre mes habits... je vais battre les tiens!

